

Novembre 1984.

LETTRES ET ROMANTISME

Vogue Hommes

SÉDUCTION: L'IMPERT

Bernard-Henri Lévy est-il un génie? Il a, en tout cas

celui de mettre en émoi l'ensemble des médias chaque fois qu'il

publie un livre. Lâchant la rampe de la nouvelle philosophie,

cette fois, il a écrit un roman, "Le Diable en tête".* Puisque le

romancier doit plaire, B.H.L. a choisi, pour Vogue Hommes, d

"réfléchir" sur le phénomène du siècle : la séduction.

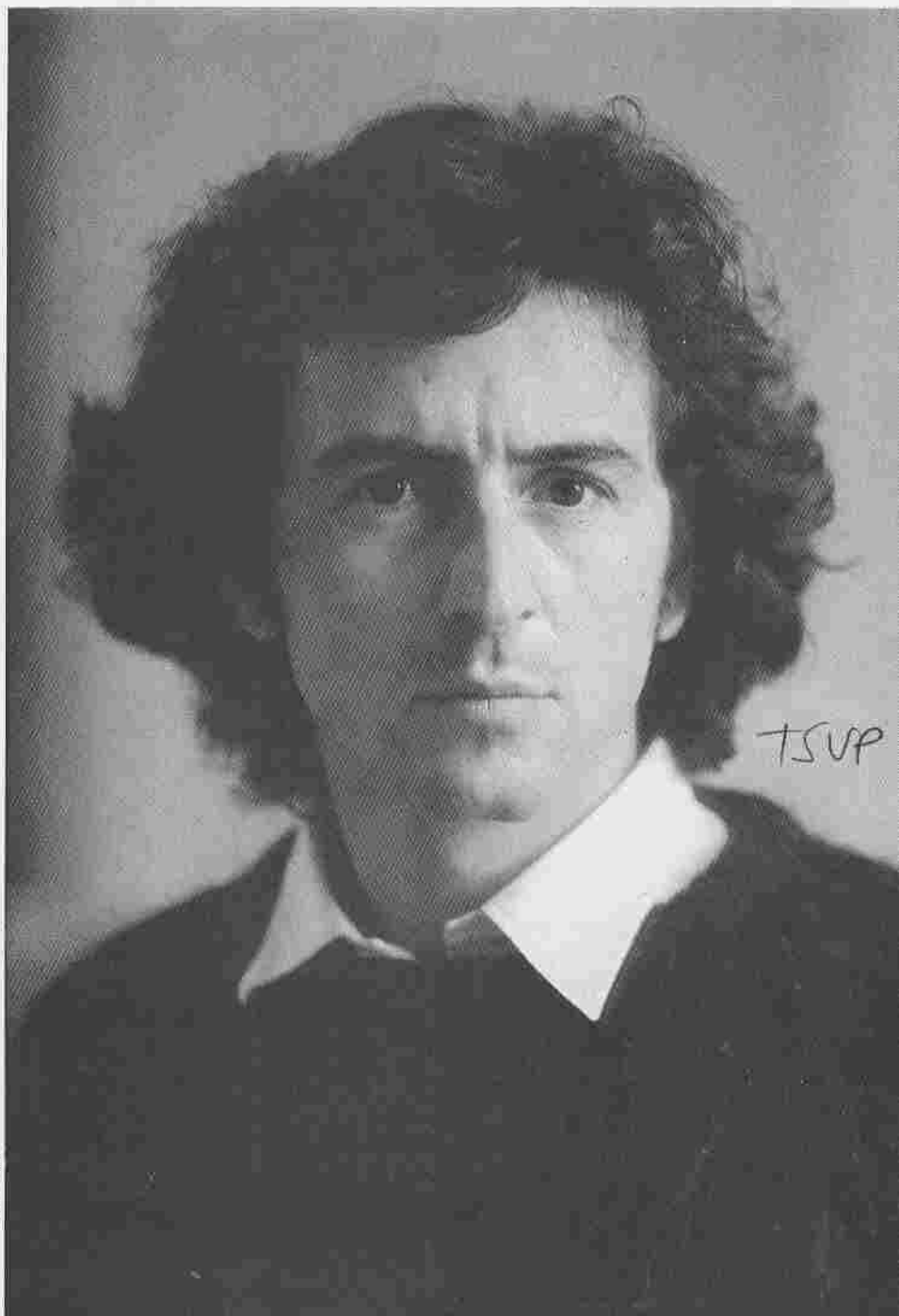
PAR BERNARD-HENRI LÉ

éduire... Séduction... Séducteur...

L'étymologie du mot est claire; et toute la tradition, tout l'usage occidental la corroborent: il y a toujours, derrière tout ça, un fond de mensonge, d'illusion, d'induction en fausseté. C'est toujours, qu'on le veuille ou non, affaire de simulation, de corruption, d'usurpation. Et depuis le bon vieux *Gorgias* de Platon (où le "maquillage" apparaît comme le paradigme de la séduction) jusqu'à Freud (qui reconduit l'ancien anathème et l'articule à sa description de l'"hystérie"), on ne sort pas du préjugé qui veut que le séducteur ait originairement partie liée avec le crime, la faute, le mal. Les choses ont-elles tant changé depuis Freud? Avons-nous tellement évolué depuis le temps où Bossuet, Fénelon ou Bourdaloue vitupéraient à qui mieux mieux les pièges de la Tentation? Je crois que non. Et il me semble que demeure, au fond du concept, le même arrière-goût de maléfice; comme s'il s'ordonnait au même fondamental diabolisme. Ce n'est peut-être pas un hasard si j'ai, à mon tour, voulu que le héros de mon *Diable en Tête* soit aussi — d'abord? — un séducteur.

Et est-ce d'ailleurs bien un préjugé? Je n'en suis pas si sûr non plus, finalement. Et je me demande s'il n'y aurait pas quelque chose de vrai, de profondément et tragiquement vrai dans l'ancienne réprobation portée contre la séduction. Car enfin regardez-les. Regardez-vous. Regardons-nous. Partout la brigade et l'intrigue. Toujours le mensonge et le leurre. Jamais rien que stratagèmes, stratégies, machines de guerre et artifices. La séduction où l'amour désenchanté. Le séducteur ou l'amoureux drapé dans la pose du guerrier. Séduire, c'est désirer pour désirer, sans

* Editions Grasset



NENCE DU SEXE

raison ni finalité, sans objet ni privilège. *Les liaisons dangereuses* ont, bien entendu, tout dit là-dessus. Et *les cent vingt journées*. Et la grande littérature libertine de l'âge classique. Ce qu'ils disent tous, au juste? Que la séduction a, encore une fois, partie liée avec le Mal. Qu'elle a partie liée, précisément, avec cette forme de mal qui s'appelle la guerre. Que le séducteur est l'amoureux qui, à la lettre, prend ses leçons chez Machiavel et Clausewitz.

Soyons précis. S'il y a de la séduction, si nous éprouvons le désir ou le besoin de séduire, c'est que l'amour n'est pas l'Amour; qu'il n'est pas l'harmonie, la communion qu'il prétend; que les rapports entre les êtres sont bien plus opaques qu'on croit, bien moins spontanés et immédiats qu'on dit; s'il y a de la séduction c'est qu'il n'y a, au fond, pas de rapports humains et encore moins de rapports sexuels. C'était l'opinion du docteur Lacan. Mais c'était déjà, avant lui, celle de Rodolphe, d'Adolphe, de Valmont ou de Casanova. Et leur thèse à tous revient, en fait, à ceci: le séducteur est celui qui croit à l'irrémissible disjonction des corps; c'est celui qui table sur l'interminable tohubohu des chairs et corps; c'est celui qui, à l'inverse des rousseauistes impétueux, si déliants, eux — et pour cause! — vis-à-vis de ce vacarme, parie sur une condition humaine minée par la malencontre, la malentente. Pessimisme de la séduction: personne ne "séduirait" personne si les corps étaient l'un à l'autre transparents; l'idée même n'aurait pas de sens si les humains n'échouaient pas, de la sorte, à se rejoindre et à s'entendre; un séducteur est toujours, à ce compte, un métaphysicien qui s'ignore — et, nommément, un métaphysicien du *malentendu*.

Une idée à ce propos. On devrait pouvoir réécrire l'histoire de l'"amour" en Occident à la lumière de ce type de partage; on devrait pouvoir la périodiser selon que les hommes y ont vécu dans l'ordre de l'"optimisme communiant" — ou dans celui, au contraire, du "pessimisme séducteur". Exemple: l'âge romantique, qui fut une époque "sans séduction" dans la mesure où l'on y croyait à l'Amour majuscule, éternel, parfaitement pur et transparent. Contre-exemple: le XVIIIe, celui de Fragonard et de Diderot, où les rituels de la séduction suivent le formidable allègement des pesanteurs du sentiment. Aujourd'hui, 1984: si la séduction revient en

force, si l'on en voit se rejouer les rites, si l'on commence, un peu partout, d'en reformuler les codes — c'est pour autant que s'estompe, entre autres illusions communautaires, celle de l'Amour traditionnel. Enfin, la fin des années 60: la mort du salmigondis surréaliste! Le réapprentissage des valeurs de la fugue, de l'esquive! La séduction — ou l'ironie de tout ce qui fait sens (et poisse) entre les êtres.

Ce qui est sûr, du coup, c'est qu'une société ne fonctionne "à la séduction" que pour autant qu'on y résiste aux fantasmagories du corps plein, rendu à sa naturalité, reconduit à sa vérité ou à sa liberté. Le contraire de la séduction, c'est la "pornographie" — parce que la pornographie, c'est l'évidence du corps. Le contraire de la séduction, c'est la "libération sexuelle" — parce qu'il n'y a de libération sexuelle (on l'a bien vu après 68) que dans l'illusion d'un *bon désir*, enfoui dans les limbes d'un corps propre et qu'il suffirait de refaire surgir. Le contraire de la séduction c'est, à la limite même, l'impératif de "jouissance" tel qu'on nous le ressasse dans les sociétés post-modernes — cet "impératif" ne va-t-il pas à rebours de ce *désenchantement* de la chair auquel vise le séducteur? N'est-il pas dénégation de ce manque, de cette Loi autour de quoi s'ordonnent la ronde et les ruses du désir? Non, là où il y a de la "Nature", il ne peut pas y avoir de séduction; et il n'y a de séduction, à l'inverse, que fondée sur ce qu'on appellerait, dans la Bible et dans la tradition juive en général, un pari d'"anti-nature".

C'est la raison pour laquelle, plus radicalement peut-être encore, la séduction n'a rien à voir avec le sexe en tant que tel. Non pas — et il s'en faut! — que le séducteur y soit indifférent. Ni qu'il faille donner crédit à la thèse, en honneur il y a quinze ou vingt ans, selon laquelle le "donjuanisme" *procéderait d'un déficit obscur dans les régions les plus invouées du Désir*. Mais je crois que la séduction est, tout simplement, "impertinente quant au sexe"; que ce n'est pas à cette aune-là que se mesurent ses intensités; et que chaque fois que l'on érige le sexe en valeur suprême, en sanction ultime, en instance autonome, c'est elle, la séduction, que l'on liquide. Le séducteur n'est pas *un ange*. Ce n'est pas tout à fait *un saint*. Mais il est vrai qu'il partage avec les mystiques la même troublante et capiteuse "jouissance" du signifiant. La chair, comme l'intendance, suit.

B.-H. L.

BHL OPÉRATION PORTES OUVERTES

On ne le lui a peut-être jamais dit, mais de tête, c'est fou ce qu'il ressemble à Robert De Niro. Une certaine façon de pincer les lèvres, de se pencher en arrière. Cet oeil qui s'agrandit. Qui donc lui donnera un rôle dans "Il était une fois dans l'édition"? Il l'a sans doute déjà, puisque les petits malins prétendent qu'à la rentrée on ne publie qu'un livre, chez Grasset: le sien.

Jusqu'à la dernière minute, le secret était solidement gardé. Tout ce qu'on savait, c'est que le roman serait prêt, en piste pour les prix. C'est vrai, on n'allait pas sauter du concept à la fiction, quitter les allées si bien ratissées de la philosophie, sans tâcher de récolter une de ces bandes rouges qui rassurent l'éditeur. Ça n'est pas une mince histoire, que de se lancer à 35 ans dans cette course aux lauriers. Songez: des journalistes qui n'ont même pas ouvert *Le Capital* vont pouvoir taper sur les doigts de Lévy. Grâce à ses essais, il croisait le fer avec Aron, Castoriadis, des gens comme ça, qui n'avaient pas l'habitude de se déplacer pour rien. En septembre, la foule est moins choisie. Le "Lévy" n'est plus un club privé.

N'importe qui a désormais le droit d'y mettre les pieds. Lévy qui présente un roman, c'est un peu comme si Castel organisait une journée portes ouvertes. Et puis, avec la critique littéraire, pas question de répondre à longueur de colonnes, d'une semaine à l'autre. L'automne est la saison des soldes. Les articles — favorables ou pas — ne sont ni repris ni échangés.

Vous ne m'avez sûrement pas attendu pour vous jeter sur *Le diable en tête*. Vous avez bien fait. C'est excellent. Le siècle est là. Vous aurez l'impression de regarder les actualités en changeant de chaîne constamment. Ça bouge beaucoup. C'est à la fois très classique, et absolument moderne. Bref, vous demanderez pourquoi ce grand garçon a perdu autant de soirées avec Althusser et Lacan, pour se retrouver du côté de Drieu et de Brasillach. Il y a une explication. Elle vaut ce qu'elle vaut. Champion de la pétition (plus d'une centaine), Bernard-Henri Lévy a eu la surprise de constater que celle qui eut le plus d'écho fut celle de Jacques Brenner contre l'interdiction des chiens aux Tuileries. Il était vraiment temps de rédiger un roman, dans ces conditions. Il était temps de s'occuper un peu de soi. Enfin.

Eric Neuhoff